

Individu et société selon Whitehead par Michel Weber

Cherche la simplicité et défie toi d'elle.
A.N. Whitehead

Individu et société sont indissociables chez Alfred North Whitehead (1861-1947), ontologiquement comme politiquement. Whitehead pose certes une primauté de l'individu en tant que lui seul peut être créatif, mais cette créativité n'est rien sans la structure solidarisante qu'elle présuppose et finalement modifie. De plus, Whitehead scelle la symbiose du privé et du public à l'aide d'une vision historique qui exploite à la fois le globalisme dynamique grec et la double ouverture constitutive de la post-modernité. Pleinement conscient des conséquences scientifiques et anthropologiques de l'ouverture spatiale du XVI^e siècle (Cues et Bruno) et de l'ouverture temporelle du XIX^e siècle (Spencer et Darwin), Whitehead propose en effet un retour critique à une forme d'organicisme aristotélicien, réappropriation qui se traduit dans la sphère socio-politique par un communautarisme libertaire, c'est-à-dire une remobilisation de la démocratie participative.

Cette étude se propose de présenter synthétiquement en trois temps la philosophie de la nature du dernier Whitehead et ses conséquences socio-politiques.

On rappelle tout d'abord le contexte culturel de la genèse de la philosophie whiteheadienne en précisant les racines de la postmodernité. Whitehead est en effet l'héritier plus ou moins direct d'une triple ouverture sémantique : spatiale et temporelle, nous venons de le rappeler, mais également conscientielle (Myers et Freud). Ensuite, on introduit la Weltanschauung évolutive et processuelle de Whitehead par le biais de son concept ontologique fondamental : l'avancée créatrice de la nature. Enfin, on montre les implications socio-politiques de l'avancée créatrice en envisageant l'aventure de la civilisation selon Whitehead.

Modernité et postmodernité

La genèse de la philosophie « postmoderne » de Whitehead ne peut se comprendre qu'en l'adossant à une vaste fresque historique dont trois points de bifurcation se dégagent nettement : spatial, temporel et conscientiel. L'ouverture « à l'univers infini » n'est pas, en effet, à elle seule, définitoire de la postmodernité ; tout au plus permet-elle de cerner la modernité.

Cues, Bruno et Copernic

L'ouverture à l'univers spatialement infini, c'est-à-dire la destruction du cosmos et la géométrisation de l'espace si bien dépeintes par Koyré, a été opérée par trois acteurs principaux – Cues (1440), Copernic (1543) et Bruno (1584) – et mise en évidence par la découverte galiléenne des satellites de Jupiter en 1610. La destruction du cosmos bouleversa l'esprit européen de deux manières : d'une part, en signant la fin de l'organicisme et en annonçant le déclin du monothéisme ; d'autre part, en déplaçant la quête du fondement du monde « objectif » (naturel ou surnaturel) au monde « subjectif » (la raison humaine). En bref, le monde grec était un organisme adulte (sans croissance), à la structure hiérarchique finie et au dualisme naturel. Le monde médiéval conserve ces caractéristiques sans plus être donné mais créé : le dualisme est devenu surnaturaliste. Le renversement copernicien conserve ce surnaturalisme dualiste en

détruisant tout le reste : l'organisme fini est devenu mécanisme infini et la hiérarchie finie a été abolie. On pourrait du reste parler de machine-outil au sens où la mécanique mondaine semble destinée uniquement à pourvoir les conditions de possibilité du salut. Quoi qu'il en soit, il importe de noter que l'incohérence fondamentale du dualisme est devenue obvie lorsqu'il fut privé de sa clef de voûte théologique – et que cette instabilité suscita elle-même sa prompte dégénérescence en matérialisme « naturaliste ».

Notons par ailleurs que, d'un point de vue social, l'ouverture a d'abord été géographique : Colomb « découvre » l'Amérique en 1492. On épinglera également, dans la sphère économique, l'instauration en 1579-1632 d'un système politique libéral dans les Provinces-Unies, qui annonce en quelque sorte l'œuvre d'Adam Smith (1759 et 1776). Dans le domaine religieux, la légende veut que, le 31 octobre 1517, Luther affiche ses 95 thèses à la porte de l'église du château de Wittenberg, donnant ainsi le branle à la Réforme. Puis vinrent les révolutions, américaine (1776) et française (1789), et l'espoir d'un décloisonnement social que l'on retrou-vera, d'une part, amplifié par l'idéalisme absolu, chez Marx (1848) et, d'autre part, maîtrisé dans l'encyclique *Rerum Novarum*, publiée le 15 mai 1891 par le pape Léon XIII.

Spencer, Wallace et Darwin

L'ouverture temporelle impulsée par Spencer (1855), Wallace (1858) et Darwin (1859), se résume assez facilement : l'humanité se trouve maintenant confrontée à la profondeur infinie du temps. Son passé comme son futur sont évolutifs et donc incertains. En somme, espace clos et temps plus ou moins implicitement cyclique sont remplacés par un espace ouvert et un temps explicitement (car mécaniquement) linéaire.

L'ouverture spatiale délocalise le fondement, qui ne peut plus être cosmologique (géocentrique) et doit devenir anthropique, au sens où l'on parle depuis Carter de « principe anthropique » : c'est la révolution cartésienne inspirée du *Mente concipio* de Galilée (Discorsi, 1638). La seconde ouverture rend possible la révocation de l'idée même de fondement et rend nécessaire sa relativisation – d'où les deux factions qui s'opposent de nos jours : les philosophes postmodernes constructivistes qui reprennent le flambeau de la spéculation métaphysique et au nombre desquels il faut compter les whiteheadiens ; et les philosophes postmodernes déconstructivistes, qui cherchent – pour le meilleur et pour le pire – à miner toute approche systématique.